

Rentrée littéraire, à chacun son rite

Par Emmanuelle Giuliani*

■ « À l'heure où nous écrivons. . » Cette formule devenue classique sert souvent d'excuse, ou pour le moins de précaution d'usage, lorsque l'on se hasarde à quelques remarques, jugements, voire conclusions définitives, qui, vraisemblablement, auront pris du plomb dans l'aile quand « l'heure où nous écrivons » appartiendra au passé.

Ainsi, ces notes sur la rentrée littéraire 2016, esquissées dès la fin du mois d'août mais publiées dans la livraison d'octobre d'*Études*, risquent fort de voir leur pertinence passablement émoussée. Notamment parce qu'elles ignorent encore tout de la manière dont la communauté des lecteurs aura reçu, apprécié, rejeté ou encensé tel ou tel de ces innombrables « romans de la rentrée » qui, selon une règle littéraire et commerciale immuable, déferlent dans les librairies en quelques semaines. On en compte 560 cette année, dont 363 sous la plume d'écrivains français¹

Mais si, en fin de compte, ce décalage temporel objectif apportait une caution bienvenue au caractère subjectif de notre incursion partielle et partielle dans le foisonnement de textes qui s'offrent au lecteur pris de vertige ? S'il consulte les pages, écoute les ondes et regarde les écrans littéraires de la presse écrite et audiovisuelle, l'amateur de belles lettres sait que Régis Jauffret, Yasmina Reza, Karine Tuil, Philippe Forest, Jean-Paul Dubois, Laurent Mauvignier, François Bégaudeau, Laurent Gaudé, Christophe Donner . ou de « petits nouveaux » comme la toute jeune Line Papin (20 ans) sont particulièrement exposés aux feux de la rampe. Sans parler du domaine étranger où s'illustrent les luxueuses signatures de Jim Harrison, Donald Ray Pollock, Salman Rushdie ou encore Amos Oz...

Qu'il nous soit donc permis un pas de côté, avec trois livres, non pas marginaux ou oubliés, mais peut-être un peu moins médiatisés. Véritable rite imposé par le monde de l'édition, la rentrée littéraire n'en est pas moins un espace de liberté, un vaste champ des possibles où chacun peut puiser, ici ou là, les volumes de son choix. Ils l'aideront certainement à mieux vivre

¹ Selon l'hebdomadaire *Livres Hebdo* qui constate d'ailleurs un petit tassement quantitatif par rapport à 2015.

les jours qui diminuent, la fraîcheur qui s'installe quand le soir tombe, les premières teintes cuivrées sur les feuilles jusqu'ici bien vertes

Rien n'est pourtant moins plaisant et aimable que la lecture du roman de Valentine Goby, *Un paquebot dans les arbres* (Actes Sud). L'auteure du justement remarqué *Kinderzimmer* (Actes Sud, 2014) – sur l'histoire d'une déportée et de son nouveau-né à Ravensbruck – livre aujourd'hui un texte puissant, d'une maîtrise impressionnante, où la vie et la mort se tiennent fermement la main. Elle dessine le portrait tout en pleins et en déliés d'une jeune fille – une sainte à sa manière – déterminée à sauver ses parents de la tuberculose et de la misère. Le récit commence à la fin des années 1950, alors que la maladie, encore redoutée et vaguement honteuse, laisse ses victimes exsangues et démunies.

Le malheur se fraie aussi un chemin dans *La gouvernante suédoise* de Marie Sizun (Arléa) Mais il emprunte des voies plus douces, grâce à une écriture classique, presque neutre, un ton feutré. Comme Goby, Marie Sizun construit son roman sous la forme d'un *flash-back* et le principe d'une enquête familiale. À la fin du XIX^e siècle, de Suède en France, un homme, sa fragile épouse et la gouvernante de leurs quatre enfants constituent un étrange et mystérieux trio. C'est autant par ce que l'on découvre d'eux que par ce que la romancière laisse voilé que s'impose la force singulière de l'ouvrage. Sa beauté discrète naît à la fois de la pudeur et de la justesse affûtée d'un regard empathique mais sincère. D'une prenante mélancolie.

La mélancolie, l'écrivain Alain Claude Sulzer en a fait son miel – et le nôtre – depuis *Un garçon parfait* publié en 2008 aux éditions Jacqueline-Chambon. *Post-scriptum* (Jacqueline-Chambon) reprend les thèmes et personnages qui nourrissent son inspiration : l'homosexualité, la confrontation douloureuse entre les milieux sociaux et les cultures, le poids mortifère des non-dits, la cruauté des relations humaines masquée par les bonnes manières ou la lâcheté ordinaire. Son héros, Lionel Kupfer, est un comédien glorieux dans l'Allemagne d'avant 1933, oublié aux États-Unis, sa terre d'exil. Autour de lui, quelques caractères, rapidement couchés sur la feuille ou plus fouillés, tel Walter, jeune postier un peu quelconque transformé par sa rapide liaison avec Kupfer. Les pages où Sulzer décrit ses relations maladroitement et laconiques avec sa mère, femme victime et femme courage, comptent parmi les plus poignantes d'un roman aussi émouvant qu'une sonate de Franz Schubert, aussi envoûtant qu'un film de Michael Curtiz